



## Itinérance → Saint-Péreuse

**ARTISAN** ■ Tapissier décorateur à Saint-Péreuse, Paul Grobost bride un talent d'artiste en mal de sérénité

# Des poussières d'art sous le tapis

**Portrait de l'artiste en tapissier discret. L'art comprimé comme les ressorts des fauteuils club ou Louis XV qu'il restaure à Saint-Péreuse, Paul Grobost se libère dans les creux de sa vie d'artisan.**

Sébastien Chabard

redaction.jdc@centrefrance.com

Parler de lui est un exercice douloureux de prime abord. Son enfance en pension à Nevers pour soulager des parents croulant sous le travail à Saint-Péreuse, ses études d'ébénisterie puis de tapisserie, ses bifurcations vers d'autres métiers - huissier du Conseil général, ambulancier, marchand de bois - avant un retour au métier de Tapissier décorateur, Paul Grobost sort le tout au forceps. En grand timide dans une carcasse haute et large d'ancien rugbyman.

La torture sera la même à l'heure de la photo, arrachée en deux séances tant la souffrance s'exhale : « Dès que je sens un objectif sur moi, je me crispe », s'excuse-t-il. Il faut que le focus de l'interview se fasse sur son savoir-faire pour que l'artisan commence à se détendre. Son passage chez les Compagnons



**RESTAURATION.** Paul Grobost a installé son atelier à Saint-Péreuse - le nid familial - fin 2013, dans le restaurant que sa mère a tenu de 1985 à 2005. Son savoir-faire de tapissier décorateur se décline sur sa page Facebook Polostyle. PHOTO SÉBASTIEN CHABARD

## Saint-Péreuse



du Devoir, son tout premier chantier dans une brasserie Kanter, le bouche-à-oreille qui lui ouvre les portes des pros de la navigation fluviale dont les commandes équilibrent celles des particuliers aisés soucieux de leur patrimoine mobilier.

Se lâcher, créer et vendre, Paul Grobost n'ose pas encore. « Pourtant, une fois, j'ai fait des petits fauteuils pour enfants, c'est parti comme des petits pains. » Aux murs de l'ancien

restaurant que tenait sa mère (La Madonnette) et qu'il recycle désormais en bureau et atelier, des scènes paysannes au fusain plaisent, intriguent. On questionne, son visage s'épanouit et se lève pour chercher une grande pochette débordant de ses œuvres. Un portrait intense de jeune femme, des nus élégants, des paysages, le tout étonnamment maîtrisés : « Je suis autodidacte », précise-t-il avec un brin de fierté. Un talent délaissé :

« Pour peindre, il faut que je me sente bien, que je n'aie aucun souci. » Ce qui ne semble plus être le cas depuis des années. « J'ai dû commencer à 8-9 ans. Plus tard, je peignais dans ma chambre et je réveillais mes parents à quatre heures du matin pour leur montrer le résultat. » Y revenir un jour ? « Je ne peux pas tout faire. » On passe dans son atelier, où un énorme clavier Yamaha occupe tout un coin avec ses enceintes. Pas be-

soin de le torturer pour qu'il s'y précipite : « La musique me transporte. » Aucune partition en vue : « J'ai tout appris à l'oreille. » Un petit Mozart pour s'échauffer, du Piaf et Paul Grobost embraye, enfin libéré. Un morceau appelle l'autre, irrésistiblement, John Lee Hooker psalmodié, Nancy Sinatra amorcée, Queen ou les Stones visités. en toute facilité. Paul Grobost lâche le clavier à regret. C'est l'heure de la photo. Hélas. ■